

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Une croix dans la neige (Conte de Noël)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 298-302

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## UNE CROIX DANS LA NEIGE

Au soleil couchant s'étendait à nos yeux toute la splendeur des champs de neige. Des reflets de raisins rouges allumaient les petits dômes, pendant qu'une ombre bleue, toujours plus dense, envahissait les contre-bas. A travers le plateau, comme une écriture inconnue, mais belle et douce et régulière, s'entrecroisaient les lignes noires des skis.

Pour ne point enfoncer, nous suivions une de ces traces déjà durcies. A chaque épaulement s'ouvrait une nouvelle vision de féerie, une nouvelle plaine d'or. Encore de la neige, plus haut, plus loin, qui était vermeille et qui bleussait lentement. Encore un cercle de ciel, plus vaste et plus embrasé.

Pas une âme. Nous aurions pu crier, nos voix se perdraient au loin dans l'immense blancheur, et nul vivant ne l'entendrait. Ma sœur avait sa main dans la mienne ; elle ne parlait pas et semblait oublier au fur et à mesure tout ce qu'elle traversait ; le monde pour elle avait disparu. Elle ne savait pas que ses mains étaient froides, ni que sa poitrine brûlait. A une grande croix de bois qui émergeait, nous avons reconnu le chemin de la vallée, et nous avons lu l'inscription au couteau :

EN SOUVENIR DU GUIDE PIERRE FOURNIER,  
39 ANS, ET DE SA FILLE MADELEINE, 9 ANS,  
EMPORTES PAR UNE AVALANCHE LA VEILLE  
DE NOËL 19...

Ma sœur se signa, s'arrêta quelques minutes ; une larme se cristallisa sur ses paupières, lui causant une brûlure intolérable. Nous reprîmes alors notre chemin dans le vent froid qui se levait ; mais le ciel avait disparu, et la pauvre lueur qui nous éclairait encore nous venait de la neige incertaine. Nous sentions une fine poudre glacée pénétrer dans nos cheveux, dans nos souliers, dans nos foulards de grosse laine ; souvent, à la hauteur des crêtes,

nous devions nous arrêter, fermer les yeux. Ma sœur me serrait la main plus fort, et c'est alors que nous avons revécu, dans une clarté fulgurante, la cruelle aventure.

Une année déjà ! C'était à Noël dernier. Papa devait monter pour la fête, avec la petite Madeleine. On l'avait attendu longuement, après avoir bien préparé toutes choses : le feu qui flambait dans l'âtre, le vin chaud et la bûche de Noël, l'arbre allumé déjà, tout chargé de bonbons et d'étoiles, devant lesquels la petite battrait des mains. On prierait tous ensemble (il n'y a pas de messe sur cette montagne) — et toute la nuit, on verrait de loin les vitres illuminées de cette lumière rouge, très douce qui est la lumière du bonheur. Mais alors, papa n'est pas venu. Nous pensâmes qu'il avait renoncé au pénible voyage, à cause des grosses masses de neige, prêtes à s'écrouler dans les ravins, parce que le temps s'était radouci. Ainsi, dit maman, il a très bien fait de ne pas venir. Nous ne pouvions songer à descendre, parce que maman était souffrante, et nous, nous nous perdriions à coup sûr dans les chemins déserts.

Un jour se passa, puis un autre, dans le silence de la haute montagne; ces jours nous ont semblé très longs. Le matin de la saint Sylvestre, nous trouvâmes les vitres fortement gelées ; il avait neigé dehors en très grande abondance, et nous dûmes refaire tous les chemins autour de la maison. Les étoiles s'éteignirent peu à peu dans un ciel parfaitement clair, et le soleil alluma cette blancheur immense qui faisait mal. Bientôt arrivèrent les premières caravanes de skieurs. Alors nous avons tout préparé de nouveau comme le soir de Noël : papa viendrait certainement, ayant sur ses épaules, comme une reine emmitouflée dans ses chaudes fourrures, sa petite Madeleine chérie. On entendrait bientôt sa voix ; elle crierait : Maman ! Pierre ! Marie ! Venez à la rencontre de Madeleine ! On accourrait alors ; elle cacherait son frais minois dans l'hermine, la petite espiègle. Puis éclaterait de rire, — et l'on s'engouffrerait tous ensemble dans la maison du bonheur. J'avais déjà préparé mon violon ; ma sœur avait orné son piano de deux beaux géraniums rouges : en ce dernier soir de l'année on exprimerait la joie du revoir dans des rondes qui nous enchantaient.

Nous avons regardé longuement vers la vallée ; la vision aimée ne surgissait pas. Lorsque les premiers skieurs vinrent à l'auberge, nous leur avons demandé s'ils venaient du village, et s'ils avaient des nouvelles de notre père. Ils parurent d'abord très étonnés. — « Est-ce qu'il n'est pas ici, dit l'un d'eux... Nous avons cru... » Je vis qu'il s'arrêtait sur un signe de ses compagnons plus âgés ; et au même instant, ils se regardèrent tous avec une réelle expression de terreur. Je compris comme dans un éclair et je criai de désespoir. « Mais non, mais non, essayèrent-ils de me dire, calmez-vous, on va chercher votre père. » Mais il me sembla que je disparaissais moi-même dans une grande tempête.

Il nous fallut apprendre morceau par morceau la terrible nouvelle. Dans l'après-midi du 24 décembre, mon père avait quitté le village, emportant sa petite fille, et il avait dit aux paysans : Nous allons faire Noël là-haut. Quelques montagnards l'en avaient dissuadé, mais il tenait absolument à cette joie de famille qu'il n'avait jamais manquée...

Une semaine plus tard, les skieurs avaient remarqué les traces de l'avalanche énorme, et quand on sut que mon père n'était pas arrivé chez nous, il ne restait plus qu'à sonder l'abîme où s'était engouffrée la neige. On ne retrouva pas les corps jusqu'au printemps, et nous dûmes vivre tout l'hiver de cette absence... Lorsqu'on les ensevelit au cimetière du village, les deux cercueils disparaissaient sous les fleurs. Je me souviens que les paysans disaient : « C'était un homme loyal. » — (Un chrétien, ajoutait Monsieur le curé) — et que les petites filles pleuraient parce qu'on n'entendait plus rire Madeleine.

Ma sœur devint malade, et de toute la bonne saison ne quitta pas la montagne. Mais hier le temps était si beau qu'elle désira descendre avec moi pour l'office de l'anniversaire, et nous avons laissé la maman toute seule. Et voici que nous rentrions ce soir, la main dans la main, après avoir prié devant cette croix du souvenir que les paysans avaient élevée...

C'était là-haut, ce petit chalet brun. Tout le jour, un minuscule point noir au milieu des champs de neige ; ce soir nous verrions d'abord sa lumière rouge et silencieuse,

derrière les rideaux de satin. Maman se précipiterait dans nos bras ; nous irions nous asseoir au fourneau de pierre ; on ouvrirait l'armoire aux lettres ; tout autour de nous, les photographies des disparus s'animent, emplissant la bonne chambre de toutes ces présences aimées. Puis on garnirait ensemble un sapin qui abriterait la crèche : on prierait tous trois, à l'heure de minuit, devant l'Enfant divin. Ce serait malgré tout, vraiment Noël. Courage, courage ! De la neige encore, brûlante dans nos yeux, dans nos cheveux, dans nos mains... Mais enfin, après la dernière montée, nous apparaîtrait tout à coup, comme un triangle noir encadré de neige bleue, le chalet profondément silencieux et désert, et dans le rayon lumineux d'une fenêtre nous verrions, brillantes comme des épées, ces chandelles de glace qui frangent le bord du toit. Et puis, ah ! plus que jamais ce soir la porte qui s'ouvre, et les bras de maman.

C'est à ce moment que Marie me serra la main plus fort, et je me souviens quelle terrible angoisse elle transmit à tout mon être. Pas un mot cependant, mais cette course folle à travers la neige et la nuit qui nous aveuglaient... La porte ne s'ouvrit pas devant nous ; rien ne répondit... Maman sera fatiguée... Ma sœur me regarda ; je lus dans ses yeux une épouvante mortelle. Elle se précipita vers la chambre comme une folle, m'entraîna. Maman était sur son lit, immobile ; ses yeux fermés dans un sommeil très doux ; on voyait encore ses pommettes rouges, comme les soirs où elle rentrait fatiguée ; ses mains de cire étaient jointes sur les gros grains d'un chapelet... et notre chère maman, sous nos baisers de larmes, ne frissonna plus... Nous l'avons habillée de sa plus belle robe ; nous avons dressé un petit autel avec le buis béni et deux cierges. Puis nous avons récité ensemble les prières de Noël. Le livre d'heures de maman était resté ouvert sur la table. Ce fut ma sœur la première qui reprit assez de force pour me le lire à haute voix. Je me souviens qu'elle disait : « Toute chair n'est que de l'herbe, et sa gloire passe comme la fleur des champs... La fleur est tombée parce que le Seigneur l'a cueillie ; mais la parole du Seigneur notre Dieu demeure éternellement... Voici le jour de la rédemption nouvelle, le jour où se répare l'antique faute et se prépare notre bonheur éternel... Il

n'est point de place pour la tristesse quand c'est la naissance de la Vie... » Ma sœur lisait lentement, d'une voix entrecoupée, et comme séparée par des sanglots qu'elle s'efforçait d'étouffer. Mais peu à peu elle s'affermissait, prenait une assurance qui m'étonna d'abord, puis me remplit de je ne sais quelle joie mystérieuse. J'eus l'impression très nette que maman ne nous avait point quittés, qu'elle était seulement allée rejoindre papa, et que les deux ensemble nous attendaient pour un Noël plus beau, où le bonheur n'est traversé d'aucune angoisse. Le même éclair avait illuminé l'esprit de Marie (elle me l'a dit plus tard). Alors, aime-t-elle à rappeler, ce n'était plus ce Noël de quand on était petits, avec l'arbre et les bonbons... Tu te souviens... Nous avons rouvert la fenêtre, la neige s'était remise à tomber, que notre lampe éclairait d'un rayon rouge, et nous avons vu que la maison montait indéfiniment, à travers les étoiles...

Marcel MICHELET